

VOYAGE SUR VENUS

Introduction

L'année 1894 fut marquée par une série de calamités nationales et de désastres qui surpassèrent tout ce que les royaumes et républiques du monde entier avaient connu depuis une décennie. Notre pays subit de profondes dépressions dans les secteurs de l'industrie et du commerce, accompagnées d'une instabilité monétaire et tarifaire. Les tensions entre le prolétariat et le capital se manifestèrent par des mouvements de travailleurs et de demandeurs d'emplois mécontents dans nos villes. Des grèves et des émeutes, souvent menées par des groupes communistes, éclatèrent, entraînant la destruction de biens publics et des perturbations dans les transports. Des trains furent détournés ou déraillés, et des scènes d'incendies, de violence et de chaos se multiplièrent, accompagnées d'un nombre alarmant de faillites, de détournements de fonds, de suicides et de meurtres. Des incendies ravageurs dévastèrent nos forêts et prairies occidentales, causant souffrances, blessures et décès. Des tempêtes et des ouragans, tant sur terre qu'en mer, entraînèrent d'importantes pertes humaines et matérielles. Cette année tragique fut également marquée par l'assassinat d'un des présidents les plus respectés de la République Française, la mort du tsar russe, connu pour sa nature pacifique, et le retentissement du tocsin de la guerre entre deux grands empires mongols.

Les nations, tout comme les individus, doivent accueillir avec autant de bonne grâce les sourires et les renfrognements de Dame Fortune, tout en se rappelant que :

« C'est quand la fortune veut le plus de bien aux Hommes, — qu'elle les regarde de son œil le plus menaçant. »¹

Même les nuages les plus sombres et les ciels les plus orageux laissent parfois place à de belles éclaircies, et cette année difficile fut également le théâtre de quelques événements qui adoucèrent les rigueurs de la mauvaise fortune. Parmi ceux-ci, on peut mentionner plusieurs avancées notables dans le domaine des sciences, en particulier en médecine, qui apportèrent une aide précieuse à l'humanité. La multiplication des explorations arctiques et les expérimentations en navigation aérienne témoignèrent d'une quête incessante de connaissance. Dans le domaine de l'astronomie, le mouvement intrigant de la planète Mercure par rapport au Soleil et la position favorable de Mars lors de son opposition conduisirent à de nouvelles découvertes qui suscitèrent l'intérêt du public. Enfin, le dernier événement marquant de l'année, mais pas le moins intéressant, fut une rencontre singulière entre un habitant de la Terre et un voyageur venu de contrées lointaines.

Un soir d'orage durant l'équinoxe de septembre 1894, alors que le monarque des mondes conduisait ses chevaux de feu et son char doré le long de notre équateur terrestre, en tourmentant comme à son habitude, la terre et la mer, qui, en cette occasion, étaient agrémentées d'un malicieux cyclone caribéen longeant nos états du sud-ouest et notre littoral (en repréailles de quoi le monarque solaire dut subir, quelques jours après, l'ignominie d'une éclipse totale aux mains de notre chère petite Lune), un étrange monsieur fit son apparition dans le bureau de l'écrivain.

Que l'arrivée de cet homme fût liée d'une quelconque façon au remue-ménage de la nature, ou qu'il fût capable de dompter les vents furieux et les éclairs, comme c'est parfois le cas chez les visiteurs des autres mondes, l'écrivain n'en savait rien ; mais, alors que la tempête faisait rage à l'extérieur, son entrée ne fut ni surnaturelle, ni méphistophélique. Au contraire, elle se révéla naturelle, calme et empreinte de joie.

Ceci rappela à l'écrivain un événement similaire qui s'était produit lors d'une soirée orageuse de mars 1893, lorsque qu'un joyeux matelot du navire de la *Mouette Blanche* lui avait remis un mystérieux coffret que lui avait confié un titanesque voyageur martien.

L'apparence de l'étranger était plutôt charmante et séduisante. Il était de taille moyenne et avait une silhouette athlétique et une démarche gracieuse. Son visage, bronzé par le soleil, était plutôt ordinaire, mais il affichait un grand courage et une détermination certaine, combinés à une grande

¹ *Le Roi Jean*, traduit par François-Victor Hugo. (NdT)

sincérité et ouverture d'esprit. Il devait avoir trente-deux ans. Ses yeux gris foncé étaient d'une beauté remarquable, extrêmement perçants, et pourtant pleins de bienveillance. Sa voix était mélodieuse, ses manières élégantes et courtoises, le tout faisant de lui un parfait gentleman. Il était vêtu à la manière simple mais soignée d'un touriste anglais et avait un paquet sous le bras.

— Ai-je le plaisir de m'adresser au docteur ... ?² dit-il poliment en me montrant sa carte :

*SIR ARCHIE GRAEME BLAKE
HAMPDEN PLACE.
LONDRES*

Je souhaitai la bienvenue au baronnet et l'invitai à s'asseoir.

— Permettez-moi, Monsieur, de vous remettre cette lettre de présentation, déclara-t-il.

J'ouvris le message.

Bhama Kiszulia, Nodros Hiamant,

Yola sutra, 1893.

Cher Docteur ...,

Laissez-moi vous présenter mon très cher ami, Sir Archie, un véritable baronnet de noble lignée, aux idéologies Républicaines prononcées, hautement cultivé, doté d'une grande expérience de voyages, d'une profonde sagesse, d'un grand esprit et de beaucoup d'humour.

Je vous prie d'agréer, etc., etc.,

Cordialement,

Frederick Hamilton.

— Grand Dieu ! m'exclamai-je. C'est une sacrée surprise. Frederick est-il encore en vie ?

— Tout à fait, même s'il n'est plus présent avec nous dans cette sphère terrestre, ce qui prouve la véracité des propos de Platon concernant l'immortalité de l'âme, répondit le baronnet.

— Il a été transféré il y a plus de deux ans vers un autre monde, et ses amis ont perdu tout espoir de le revoir un jour, expliquai-je.

— Depuis, il a entrepris un deuxième voyage, répondit le baronnet.

— Vraiment ! Est-il en train de traverser les mêmes étapes de migrations et de réincarnations que Buddha ?

— Loin de là, Docteur. Ayant voyagé grâce à la science, il a conservé son *corpus incarnatum* d'origine, ce qui contredit les théories théosophiques des occultistes, qui, comme vous le savez sans doute, ne sont qu'une résurgence des anciennes mythologies indiennes et égyptiennes, avec leurs divinités comme Brahma, Vishnu et Siva, Osiris, Isis et Horus, leurs trois âmes et leurs corps astral, leurs renaissances, leur Nirvana, leur Karma-Loka, et cetera, empruntés par Pythagore et embellis par Platon. Cette doctrine fantastique, remaniée et ressortie à toutes les sauces, sans les dieux et les déesses, pour le plus grand plaisir de nos sociétés modernes, par Coomra-Sami, Koot-Hoomi, Morya, Blavatsky et compagnie, et qui nous est présentée comme « la pensée supérieure » ou « la nouvelle philosophie du jour », est plutôt à la mode dans certains cercles mondains.

— Ce qui donne raison à notre cher Roi Solomon lorsqu'il disait : « il n'y a rien de nouveau sous le soleil » de la mode à la philosophie ; « tout est vanité et poursuite du vent ».

— À l'exception de la science, répondit le baronnet avec emphase.

— C'est vrai. La science est ce qu'il y a de plus précieux à être sorti d'un cerveau humain, car elle détient la clé du magicien, celle qui permet de dévoiler les secrets de la Nature et de contrôler ses forces et ses éléments pour les mettre au service de l'Homme. À présent, mon cher baronnet, voulez-vous bien me dire grâce à quelle science Frederick a-t-il été transféré, ou déplacé, d'un monde à un autre ?

— Fort heureusement, pas grâce à la médecine, qui offre, il faut le reconnaître, des résultats bien satisfaisants dans ce domaine, mais grâce à la plus grande de toutes les sciences, le cosmo-magnétisme, découvert et utilisé par les martiens il y a bien longtemps, et que nous terriens, commençons à peine à découvrir.

² Le nom du médecin n'est pas indiqué dans le texte original. Les omissions volontaires de noms de personnes, de lieux, etc., seront toujours signalées dans la traduction par des points de suspension. (NdT)

— Quelle merveilleuse idée que la science nous permette d'être transféré vers un autre monde, sans passer par le procédé mortuaire !

— Ce qui semble démontrer que la science pourrait un jour finir par nous dispenser entièrement de ce procédé.

— Vivement ce jour joyeux, où les pompes funèbres, les rubriques nécrologiques et les cimetières n'existeront plus.

— Et les médecins non plus, remarqua Sir Archie.

— Hum, hum ! Les dernières nouvelles que j'ai eu le plaisir de recevoir de la part de Frederick remontent au mois de mars 1893, dans sa lettre datée du 27 décembre 1892. Lui et un groupe de touristes martiens étaient en train de lutter contre un terrible orage au large de la Nouvelle-Galles du Sud et essayaient de retourner sur la planète Mars. Ses amis terriens n'ont jamais su si cet aventurier était arrivé à destination.

Je racontai alors l'histoire du marin et du coffret.

— Oh, oui, Docteur, je suis heureux de vous dire qu'ils sont bien rentrés sur Mars.

— Je suis ravi de l'entendre. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— La date n'est-elle pas précisée dans la lettre ?

— Je ne connais pas cette langue. Frederick a toujours été un expert des langues classiques.

— La date est écrite en martien, la langue la plus ancienne du système solaire. Traduit en français, cela donne : « Pôle Nord, planète Vénus, 4 juillet 1893. »

— Vénus ! Grand Dieu ! Est-ce possible ?

— Tout à fait. Fred et moi nous sommes serrés la main pour la dernière fois sur le pôle Nord de « l'étoile de l'amour et de la beauté », où il n'y avait pas une once de neige ou de glace. Il faisait aussi chaud que pendant un mois de juillet terrien. Cela est dû à la proximité de la planète avec le soleil et à la plus grande inclinaison de son axe. J'ai regretté de ne pas avoir apporté un panama, une chemise légère, une ombrelle et un peu d'eau de Cologne.

— Je vous en prie, Sir Archie, expliquez-moi comment vous êtes arrivé ici depuis Vénus. Pouvez-vous aussi me raconter vos aventures sur l'étoile du berger ?

— Je pourrais, Docteur, vous débiter un récit dont les mots vous glaceraient le sang, vous tortureraient l'esprit ou vous feraient dresser les cheveux sur la tête tel un porc-épic.

— Si vous voulez bien éluder les parties glaçantes, torturantes et porc-épines, je vous en serais reconnaissant.

— Mais ce sont les meilleures parties, mon cher docteur, et « puisque la brièveté est l'âme de l'esprit et que la prolixité en est le corps et la floraison extérieure »³, selon le philosophe Polonius, je serai aussi bref qu'un document de la chancellerie. Listons, listons, oh, listons !

— Parlez, je suis prêt à vous écouter.

— Après que le lieutenant et votre humble serviteur ayons fait nos adieux sur le pôle Nord de Vénus, le 4 juillet 1893, son groupe partit pour Mars et le mien entreprit un voyage pour la Terre à bord d'un Ethervolt remorquant un navire aérien. Nous traversâmes les abîmes interplanétaires puis nous frayâmes de justesse un passage à travers six cents millions de météores avant d'atterrir au pôle Nord de la Terre. Le voyage prit six jours, vingt-trois heures et cinquante-neuf minutes et demie, bien moins qu'une semaine, vous voyez. Nous recouvrîmes le vaisseau Ethervolt de blocs de glace pour l'empêcher de dériver loin du pôle, montâmes à bord du navire aérien et nous rendîmes à Londres à une vitesse de trois cents kilomètres heure. Nous traversâmes les terres et mers arctiques, vîmes quelques-uns de vos explorateurs coincés dans la glace, les pauvres hommes ! espérons qu'ils dégèleront un jour. Nous tombâmes sur une terrible tempête au large de l'Islande et, les champs électriques terrestres n'étant pas assez puissants, nous ne parvînmes pas à élever notre navire dans une région calme et n'osions pas plonger sous l'eau par peur d'heurter un iceberg. Nous devions naviguer face au vent. Nous dérivâmes dans la baie Húnaflói, et prîmes refuge dans un petit estuaire. Trois orages éclatèrent, la proue se brisa, tout comme trois batteries antigravités... Les métaux magnétiques étaient fichus, bref, un sacré pétrin pour des touristes vénusiens. Nous finîmes par arriver sur la terre ferme en vie, très reconnaissants, et commençâmes à errer dans les collines et plaines désertes. C'est un merveilleux pays, l'Islande, avec ses bains bouillonnants, ses geysers brûlants, son Hekla en éruption, ses montagnes basaltes, sa mythologie nordique, ses Eddas et ses Sagas. Nous nous nourrissions de mouettes et de mousse

³ *Hamlet*, traduit par François-Victor Hugo. (NdT)

islandaise, qui faisaient penser, pour notre plus grand plaisir, à du fiel de bœuf et des chaussures en cuir, mais qui possédaient d'incroyables qualités nutritives, fortifiantes et lénifiantes. Nous tombâmes sur un groupe de chasseurs d'eider à poney. Je parlais un peu l'islandais, ils nous escortèrent alors gentiment jusqu'à Reykjavik sur la baie de Faxaflói. Nous avons transformé nos pièces martiennes en petit lingots d'or et effacé leurs inscriptions pour éviter tout soupçon. Nous nous changeâmes, embarquâmes sur un navire de commerce en direction de Copenhague, prîmes un bateau à vapeur pour Londres puis finîmes le trajet en train jusqu'à mon manoir familial sur la Clyde. Ma famille et mes amis me reçurent à bras ouverts, comme c'est souvent le cas pour les fils prodiges et les fugueurs. Je présentai mes amis martiens comme des habitants civilisés des îles Fiji. Nous retournâmes rapidement à Londres, nous plongeâmes dans des rapports de géologie et de minéralogie à la Royal Academy et nous rendîmes dans diverses mines en Angleterre, au Pays-de-Galle, en Écosse, en Norvège, en Suède...

— Étiez-vous occupé à chercher de l'argent ?

— Pas vraiment, ce métal brillant est si abondant sur Mars qu'ils en recouvrent leurs toits, leurs rues et leurs villes.

— Ce qui explique les nombreux points lumineux et soi-disant canaux que nous avons pu observer sur cette planète.

— En partie, mais cela est principalement dû aux grands réservoirs de cristal scintillants qui gardent en réserve l'électricité et le magnétisme du soleil.

— Quel était le but de votre quête minière ?

— Nous voulions trouver un métal aux mêmes propriétés que ce merveilleux produit martien grâce auquel ils fabriquent les batteries antigravités de leurs Ethervolts et de leurs navires volants, et qui aurait pu nous permettre de réparer nos batteries cassées. Si nous n'avions pas réussi à en trouver, nous aurions pu ne jamais retourner au pôle Nord. Nous nous rendîmes enfin à Saint Pétersbourg, obtînmes un permis de la part du gouvernement russe et effectuâmes un long et périlleux voyage le long des steppes désertes et arides jusqu'aux Montagnes Obdorsk en Sibérie, qui constituent la branche nord des monts Oural sur la mer Kara. Nous engageâmes des mineurs russes expérimentés et cherchâmes partout. Nous finîmes par tomber sur une vieille météorite qui provenait de toute évidence de la grande ceinture de météores et qui, à notre grand bonheur, contenait le précieux métal. Nous en prélevâmes une quantité suffisante, retournâmes à Saint Pétersbourg, puis à Londres, engageâmes un machiniste habile et des ouvriers qualifiés, retournâmes en Islande, atteignîmes l'estuaire et, après plusieurs semaines de travail, parvînmes à réparer le vaisseau et les batteries. Nous embarquâmes, nous rendîmes à Londres, récompensâmes généreusement les travailleurs en leur demandant de ne rien dire, rentrâmes à la maison et amarrâmes le vaisseau dans une crique reculée de la Clyde, sous la surveillance de mes amis martiens. Je pris un train pour Liverpool, un navire pour New-York puis un autre train jusqu'ici, où je réside à l'hôtel ...

— Mon cher baronnet, pourquoi n'êtes-vous pas venu jusqu'ici à bord de votre navire volant avec vos amis martiens ?

— Je préfère éviter de me faire remarquer et ne tiens pas à ce que des spéculateurs et autres promoteurs américains s'approprient cette invention martienne.

— Vos recherches minières ont dû être chères et laborieuses.

— Cela nous a pris environ un an et ne nous a coûté que cinquante mille livres sterling, une broutille pour des touristes martiens, mais nous avons été obligés de payer généreusement les agents russes, et de les soudoyer encore plus généreusement, puisqu'ils n'arrêtaient pas de nous accuser d'être des espions nihilistes, malgré nos passeports.

— Vous avez eu de la chance de ne pas vous être faits dépouillés et qu'ils ne vous aient pas contraints à travailler dans ces mines sibériennes toute votre vie.

— Tout à fait, Docteur. Maintenant, venons-en au fait. À la veille de mon départ, le lieutenant Hamilton m'a chargé de vous remettre la conclusion de son *Voyage sur Mars* ainsi que son journal relatant notre voyage sur Vénus.

Le baronnet posa le paquet sur la table et se leva pour partir. Je lui demandai de me tenir compagnie pendant quelques jours.

— Je serai ravi d'accepter votre gentille invitation, Docteur, mais mes amis martiens doivent penser depuis longtemps que nous avons disparu, et nous devons nous dépêcher de rentrer. En plus, nous avons l'intention de faire un voyage dans tout le système solaire au printemps prochain.

J'exprimai l'espoir de revoir prochainement Frederick.

— Nous visiterons à coup sûr votre planète, et vous aurez peut-être la chance de présenter vos respects à la Princesse de Mandal-Uttima.

— J’imagine que la Princesse et Frederick se sont mariés il y a bien longtemps.

— Je ne pense pas. En ce qui concerne les affaires matrimoniales, les dames martiennes ont tendance à rester fiancées un long moment, afin que les futurs époux apprennent à se connaître et découvrent les petites manies ou lubies de l’autre, en vue de les rectifier, avant de prendre une décision finale.

— La Princesse est-elle aussi belle que comme Frederick l’a décrite ?

— Les mots ne suffisent pas à exprimer sa beauté exquise. La noblesse de son esprit et la douceur de son caractère sont sans égales, et ses talents sont multiples. Sa présence ferait fureur dans les plus grandes cours et assemblées de la Terre. Quant au Prince, sa beauté surpasse celle du grand Apollon, et personne n’est aussi noble d’esprit que lui dans toute la chrétienté.

— Je suis ravi de savoir que Frederick se soit fait de si bons amis.

— À présent, Docteur, faites-moi l’honneur d’accepter ce petit souvenir, dit-il en me posant dans la main un anneau en or.

Son blason était une croix de Malthe, à l’intérieur était gravé « *Esto fidelis* » et il était encastré d’un diamant, de deux rubis et de deux émeraudes.

— Plusieurs de mes ancêtres, continua-t-il, appartenaient à l’ordre des Hospitaliers de Saint Jean et l’un d’eux a même été chef de l’ordre pendant les croisades.

— Cet illustre ordre hospitalier faisait partie des plus beaux ornements des jours fastes de la chevalerie.

— La croix de Malte était l’insigne de l’ordre, et vous serez sans doute ravi d’entendre que cette bague a été fabriquée à partir d’or trouvé dans les mines de Mars, et de bijoux provenant de la « vallée de diamants » et du « Palais des Dieux » de Vénus. Maintenant, mon cher docteur, je dois vous dire adieu. Je retourne à New-York ce soir. Je prendrai un navire à vapeur pour Londres demain puis me rendrai au pôle Nord par vaisseau aérien avant d’arriver sur Mars par Ethervolt.

Je lui souhaitai un bon voyage ainsi que d’heureuses retrouvailles avec ses amis martiens et le priai de saluer chaleureusement le lieutenant Hamilton de ma part. Puis, nous nous serrâmes la main et le baronnet s’en alla.

Trois semaines plus tard, je reçus le câblogramme suivant de la part de son ami, le capitaine ... :

Londres, 19 oct., 1894.

Sir Archie est en route pour le pôle Nord. Il partira pour Mars en Ethervolt demain matin, le jour où la planète entrera en opposition et qu’elle sera à soixante millions de kilomètres de la Terre. Il atteindra Mars en quatre jours.

Le lendemain matin, au lever du soleil, je saluai Vénus, notre chère étoile du matin. À la nuit tombée, je regardai la somptueuse planète Mars qui, vêtue de sa robe pourpre, se déplaçait avec une splendeur absolue dans les cieux. Je me demandais quels spectacles poignants et quels événements mémorables se déroulaient à ce moment-là dans ces mondes lointains, et alors que je regardais l’anneau d’or martien incrusté de bijoux vénusiens que m’avait laissé le baronnet, j’espérais ardemment que cet intrépide voyageur interplanétaire arrive sain et sauf à destination, alors qu’il parcourait en cet instant les abysses infinies de l’univers.

Je lus le manuscrit, qui était écrit avec une main précise dans le style hardi de Frederick, sur du papier martien, plus fin et résistant que n’importe quelle production terrestre.

Un bref résumé des événements décrits dans *Voyage sur Mars* est nécessaire pour expliquer le premier chapitre de ce livre.

Frederick Hamilton, officier de la Marine des États-Unis, ainsi que son compagnon N’gati John, un néozélandais, se perdirent lors d’une exploration du continent antarctique, et trouvèrent leur chemin jusqu’au pôle Sud. Ils rencontrèrent un groupe de touristes de la planète Mars, qui étaient arrivés ici à bord d’Ethervolts et étaient en train d’explorer ces régions dans le but d’entamer une communication entre les habitants des deux planètes.

Après un long séjour sur l'île observatoire, Frederick et John embarquèrent avec les touristes martiens à bord de leur Ethervolt, un vaisseau permettant de naviguer via les champs cosmiques interplanétaires. Après plusieurs jours de voyages à travers l'espace, ils arrivèrent sur Mars.

Durant leur séjour sur cette planète, ils vécurent d'incroyables aventures et péripéties parmi les différentes nations et royaumes de ce monde merveilleux. Frederick devint l'invité du Grand-Duc de Mandal-Uttima, l'un des plus puissants royaumes martiens. Il gagna également l'amitié du Prince Altfoura et l'amour de sa sœur, la belle Princesse Suhlamia, à qui il avait sauvé la vie. L'Empereur Diavojahr Hautozan, de Sundora-Luzion, le royaume le plus peuplé et le plus puissant des royaumes martiens, également amoureux de la Princesse, lui demanda sa main, mais elle refusa de l'épouser.

Un funeste destin menaçait Mars. Deux de ses continents avaient été dévastés par une terrible tempête de météorites. Une autre averse, plus grande, devait s'abattre sur le royaume de Mandal-Uttima et allait précipiter la chute des deux lunes, entraînant ainsi la destruction de la planète entière. Le monde martien était dans la consternation et l'effroi. Helios Zar Astérion, l'illustre navigateur interplanétaire, décida d'entreprendre un autre voyage vers la Terre avec ses compagnons afin d'explorer l'hémisphère sud, pour envisager une possible émigration des martiens, qui souhaitaient échapper à la catastrophe à venir. Le groupe d'explorateurs était constitué d'Astérion et de ses assistants, Vidyuna et Bhuras, du Prince Altfoura, des capitaines Sussonac et Fulminax, du Dr. Hamival, d'Arozial Hartilion, le célèbre dompteur de Léviathan, de Frederick, de John et de son corbeau, ainsi que de plusieurs officiers et ingénieurs. Ils embarquèrent à bord d'un Ethervolt et, après plusieurs jours de voyage dans l'espace, ils atteignirent le pôle Sud de la Terre, où ils installèrent un télégraphe interplanétaire grâce auquel il fut possible d'envoyer des messages entre la Terre et Mars par le biais des champs cosmiques. Ils montèrent à bord de leur navire volant et explorèrent le continent antarctique pour effectuer des recherches. Ils avaient à leur disposition un instrument télégraphique pour communiquer avec la station du pôle via les champs électriques aériens, et ce peu importe où se trouvait leur navire sur la surface de la Terre.

Alors qu'ils se trouvaient au-dessus de l'océan Atlantique Sud, près de l'Australie, ils tombèrent sur un navire en flammes chargé de coolies chinois qui avaient massacré leur capitaine et l'équipage. Ils secoururent la femme mourante du capitaine et leur nourrisson, et les firent monter dans leur vaisseau. Au large de la Nouvelle Zélande, ils tombèrent sur un terrible orage qui endommagea leur navire. Ils prirent refuge près d'un iceberg flottant, lorsqu'ils reçurent des nouvelles du pôle Sud, provenant directement de Mars. Diavojahr avait engagé les hostilités contre le royaume de Mandal-Uttima, avait capturé la station sud polaire martienne avec l'intention d'emprisonner le groupe lorsqu'il reviendrait. Les touristes étaient grandement inquiets, mais Astérion prit la décision d'entreprendre un périlleux voyage à travers l'hémisphère ouest de la Terre, jusqu'au pôle Nord, et de revenir sur Mars grâce aux champs cosmiques reliant les pôles Nord des deux planètes. Ils déchargèrent le navire de tout son équipement à l'exception des batteries Ethervolts, ce qui permit de le refaire flotter dans les airs. Alors qu'ils se préparaient à partir, ils découvrirent un vaisseau américain qui luttait contre la tempête et les vagues. Frederick avait écrit un journal relatant ses aventures sur Mars et l'avait placé dans un solide coffret résistant à l'eau entouré de cordes et de bouées, pour qu'en cas de naufrage, le coffret puisse être retrouvé sur une côte ou récupéré par un navire, dans le but que son destin et celui de son groupe soit connu de ses amis. L'apparition du navire lui donna l'opportunité d'accomplir cet objectif, mais il était impossible de monter à bord dans la tempête.

La scène s'ouvre au milieu de la tempête. Hartilion est debout sur le pont du navire volant qui s'éloigne de l'iceberg, prêt à lancer le coffret dans le gréement du vaisseau. En s'approchant, il hèle le marin installé sur la hune.